





**Une galaxie en elle**

*Site web* : [marcpautrel.net](http://marcpautrel.net)

Marc Pautrel

# Une galaxie en elle

roman

© Marc Pautrel, 2014.

Il est trop tôt, ça ne peut pas s'arrêter déjà, pas maintenant, pas comme ça. Elle sent que le monde veut l'écarter, elle sent qu'on pousse sa barque pour l'éloigner du rivage, mais elle ne veut pas, elle refuse. Ce n'est pas juste, ce n'est pas loyal, personne, aucune force, aucun dieu ne peut autoriser ça, elle ne mérite pas ça, elle n'a jamais fait de mal à personne, on ne peut rien lui reprocher. Elle veut rester. Encore un peu. Juste un peu. Un tout petit peu, quelques semaines encore, quelques mois, quelques années.

Même dans n'importe quel état. Elle veut continuer de voir, elle veut respirer, boire, crier, pleurer, elle veut des amoureux, elle veut aller ailleurs, elle veut voir Tokyo, Venise, New York, Tahiti, elle a toujours pensé qu'elle mourrait à Tahiti et très vieille, une petite grand-mère de quatre-vingt dix-neuf ans, à la peau toute plissée et bronzée, entourée d'enfants et de petits enfants, allongée au soleil sur le rivage au sable blanc, avec au loin devant elle, sur l'horizon, et comme une couronne protégeant sa plage, la barrière de corail.

Elle existe, elle ne se laissera pas faire, elle ne se laissera jamais faire. Il y a une justice qui dépasse celle des hommes et aussi celle des dieux, il y a des grandes règles d'équilibre qui régissent l'univers et ce sont celles-là qu'elle invoque, le grand équilibre, la propension des choses à demeurer dans un cercle plus grand que le plus grand des cercles, un immense



carré sans angles qui parvient à tourner sur lui-même, la roue parfaite. Mais si tout se termine à présent pour elle, alors la roue ne sera plus parfaite, en partant elle emportera avec elle tout ce qui a permis au monde d'exister, et ce sera la fin du monde, la fin de tous les mondes.

Elle sait que tout ne va pas s'arrêter, elle sait qu'elle désire ce garçon du lycée dont le visage a une forme si gracieuse, un visage en forme de rectangle, d'ovale, de carré, de disque, un visage merveilleux, son prénom, elle oublie son prénom, elle voit ses yeux mais son prénom disparaît, c'est étrange que le prénom s'échappe comme ça, c'est un garçon si sûr de lui, si calme, si puissant malgré son allure frêle, grand et presque maigre, silencieux avec un sourire permanent sur les lèvres, comme s'il connaissait tout sur tout, où est-il actuellement, à cette seconde précise, il ignore ce qui

se passe pour elle maintenant, personne ne l'a prévenu, et il ne sait même pas qu'elle l'aime. Non, elle ne peut pas partir comme ça, sans qu'il sache, sans qu'elle lui parle, il lui est destiné, il est pour elle, il est son amoureux, ils vont partir ensemble, ils vont passer chaque heure et chaque minute, de chaque journée à venir, ensemble, ils ne vont plus se quitter, sa main sera dans sa main, elle touchera sa peau, la plus belle des peaux, elle s'offrira à lui toute entière, il faut aller le chercher, il faut lui dire, lui il va savoir quoi faire, il va savoir comment l'aider, il va trouver la solution.

Encore quelques secondes, elle veut encore quelques secondes, un seul jour, une semaine, un mois, une année, dix ans, cinquante ans, toute une vie, elle veut sa vie, on ne peut pas lui prendre sa vie, personne n'a le droit, elle veut revenir dans le jardin de sa grand-mère,

elle veut revoir les fleurs, plonger son nez dans leurs pétales et respirer tous les parfums, se remplir du pollen, celui qui tache les vêtements, celui orange des lys tigrés, celui invisible des roses, des tulipes, des marguerites, des dahlias, toute l'assemblée du jardin, et les arbres fruitiers, les plantes envahissantes, toute l'explosion des couleurs, carmin, pourpre, turquoise, et l'infusion des odeurs, troènes et chèvrefeuilles, aubépines et lilas, et le tilleul, l'immense tilleul et ses fleurs du printemps, au parfum si pressant que lorsqu'elle entrait dans la chambre où elle dormait chez sa grand-mère, il lui semblait que le globe végétal immaculé bondissait sur elle par la fenêtre ouverte et lui étreignait le visage jusqu'à l'évanouissement. Mais elle se sent si seule soudain, si seule à livrer bataille. Elle est lasse, le scandale la fatigue, elle se demande si oui ou non le monde a honte

de ce qui arrive à cette seconde, et dans le doute elle a honte pour le monde.



Le soleil est haut, le ciel immaculé, immense bleu, sursauts de canicule, c'est une de ces journées dérobées à l'été, la fin septembre, un mercredi, le jour de congé, pas de cours au lycée, la voiture glisse vers l'océan, l'autoroute est dégagée, la montée au paradis recommence, elle ne se sera pas arrêtée de l'été, chaque semaine à la plage. Elle est partie avec sa meilleure amie et c'est le frère de l'amie qui conduit, c'est un grand, un vieux, il a sa voiture à lui. Les pins maritimes défilent au bord de la route, ils ouvrent la voie jusqu'à l'océan, les grandes vacances ça ne doit jamais finir, alors ils vont continuer cette année jusqu'à Noël, même s'il gèle ils continueront de partir, direction l'océan pour bronzer, direction les Pyrénées pour

skier, n'importe où pour bouger. Elle n'est heureuse que quand elle bouge, quand ses parents la laissent enfin respirer, arrêtent de la fliquer, ils sont si étouffants, ils ont peur de tout, alors qu'elle elle n'a peur de rien, elle veut faire exploser ce monde, elle ne supporte pas la prison, elle creuse des tunnels sans arrêt pour pouvoir s'échapper, même la nuit elle ne dort pas, même la nuit elle prépare l'évasion. C'est avec sa mère que ça se passe le plus mal, elle voudrait que sa fille soit comme ça, pense comme ça, mange comme ça, boive comme ça. Elle aime sa mère mais sa mère l'énerve, elle l'aime mais elle la trouve insupportable. Elle voudrait que sa mère arrête d'être toujours négative. C'est non non non, attention. Avec son père c'est mieux, mais parfois ça se passe mal aussi, le couperet tombe, punition, sorties supprimées, privée d'ordinateur. Ce midi elle respire, elle peut partir avec ses amis à

la plage, elle est libérée, seule avec toute la vie devant elle, seule avec cents vies pour elle toute seule.

Le frère de son amie est très beau, il est venu avec sa copine, elle aussi est très belle. Ils sont étudiants en droit, ils ont leur studio, ils ont leur permis, ils ont leur voiture. Elle aussi, bientôt, dans trois ans, elle sera majeure, elle s'inscrira à la fac, elle sera libre, elle rattrapera tout ce temps perdu dans la prison des parents, elle accélérera enfin, elle décollera. Elle voudrait pouvoir voler, et au moins pouvoir prendre l'avion, partir en vols soldés pour l'Égypte, l'Italie ou la Grèce, comme le frère de son amie. Elle aime le snowboard l'hiver dans les Pyrénées quand la vitesse fait décoller la planche, et qu'on se sent soudain quitter la terre. Le frère roule pareil avec sa voiture dès qu'il y a une ligne droite, à pleine vitesse comme si la voiture allait voler.

Ils vont faire le trajet jusqu'à la mer en une demi-heure, d'habitude il faut trois quarts d'heure, ils ont pris la nationale pour éviter les bouchons. Il pilote bien, il slalome simplement entre les voitures, colle celle qui le précède, attend que la route soit dégagée devant, déboîte, passe et se rabat.

Parfois, c'est un peu limite, le frère pousse un petit cri de victoire, il dit : on l'a frôlé celui-là. Sa copine proteste, elle a peur. C'est déjà une vieille, elle ne supporte plus les sensations. Il ne fait pas n'importe quoi, il est précis et efficace, il sait jouer, il sait vivre.

Le frère parle en conduisant, et quand il double la camionnette qui les précède, il se retrouve face à une autre voiture sortie de nulle part, il donne un coup de volant à gauche, les deux voitures s'évitent et se frottent les portières avec un grand grincement strident. Ils partent dans le

fossé et le champ, la voiture tourne sur elle-même plusieurs fois dans un fracas épouvantable puis s'immobilise au milieu du champ ravagé. Le silence est total.



Elle ne parvient plus à savoir qui elle est. Autour d'elle, elle ne reconnaît rien. À sa droite des herbes hautes lui caressent la joue comme de petits plumeaux, des dizaines de plumeaux silencieux et très doux. Il y a beaucoup de soleil mais il ne fait pas trop chaud, aucun vent, aucun bruit. Au-dessus des herbes, de grands arbres se découpent sur le ciel, de beaux pins maritimes dont le sommet paraît planté dans les nuages épars. Elle réfléchit et pense qu'elle se trouve dans un rêve. Elle est assise dans une voiture immobilisée, en plein milieu d'un grand champ laissé en jachère, elle ne sait plus ce qu'elle est venue faire là, sans doute



qu'elle est encore toute petite, qu'elle a cinq ans, ses parents ne sont pas loin d'elle, la famille est venue faire un pique-nique, ils font souvent ça. Sa mère prépare des salades, des tomates, des œufs durs, son père charge les sièges de camping, la petite table pliante et la glacière, la couverture pour s'asseoir ensuite tous les trois sur l'herbe, et ils roulent dans le matin, ils partent loin de la ville et du bruit, vers ce petit coin tranquille de verdure que ses parents ont repéré quelques semaines avant, au bord de la rivière. Son père emprunte le chemin de terre après la route nationale, il gare la voiture près du talus à l'ombre des platanes, et à eux l'air pur, le silence, l'espace pour courir, les fleurs et les arbres, les petits animaux, coccinelles et lézards, courageux oiseaux qui s'approchent pour picorer les miettes, et on laisse les gourdes d'eau dans le courant du fleuve attachées à un arbre par

des ficelles, c'est l'astuce de son père, il l'a apprise chez les scouts quand il était gamin. Elle va pouvoir aller cueillir des fleurs comme une grande, les montrer à sa mère, composer des bouquets qu'ils ramèneront à la maison pour mettre dans un vase qu'ils poseront sur la table de la cuisine. Elle est heureuse, mais elle ne comprend pas pourquoi elle se trouve encore dans la voiture, pourquoi elle reste assise sur son siège à l'arrière, pourquoi elle ne descend pas courir dans les herbes.

Le soleil se précipite sur elle, il se rapproche, de plus en plus énorme, alors elle détourne les yeux et se concentre sur le grand champs qui l'entoure. Un chevreuil apparaît, il s'approche de la voiture, il est très beau, pas du tout craintif, il est curieux, il passe son museau par la fenêtre, elle veut le caresser, mais elle ne peut pas, elle ne parvient pas à déplier son bras pour l'atteindre, il détourne la

tête, semble avoir entendu quelque chose derrière lui, il s'enfuit. Elle essaie de tourner la tête à son tour pour voir où il va, voir ce qu'il a vu, mais elle ne peut pas. Elle ne parvient pas à bouger. Elle ne sent plus son corps, ses bras sont rouges, écarlates comme des coquelicots, les sièges blancs de la voiture sont eux aussi couverts de rouge, et un visage tout rouge est étendu entre les deux sièges. Elle comprend qu'ils ont eu un accident, la voiture est pleine d'éclats de verre et de taches de sang, les autres bougent, ils sont vivants, elle les voit remuer les lèvres mais elle n'entend rien, elle ne peut toujours pas bouger. Les secours vont arriver, il y avait beaucoup de voitures sur la route, ils ont prévenu les secours, ils sont en chemin, ils vont arriver, ils vont s'occuper d'elle.

Quelques instants se passent, elle ferme les yeux, les réouvre, elle voit que le toit de la voiture se lève et se replie

sur le côté, comme s'il était en carton, les pompiers ouvrent la voiture comme une boîte de conserve, ils brandissent une grande pince avec laquelle ils saisissent le toit et le chiffonnent. Ils s'occupent de chacun des passagers, son amie, le frère de son amie, la copine du frère, et maintenant c'est son tour à elle. Elle a été bloquée sur son siège par la ceinture de sécurité, un pompier tranche la large bande noir de nylon tressé comme si c'était un ruban, quatre coups de ciseau sur le ruban et elle voit qu'elle est déplacée par des dizaines de bras à la fois, tous les pompiers semblent s'y mettre en même temps, ils sont trois ou quatre à la porter, très lentement, elle ne sent toujours rien, elle n'entend rien, ils lui ont parlé tout à l'heure, elle les a regardés sans comprendre, elle n'arrive pas à ouvrir la bouche pour parler, elle n'arrive pas à bouger, elle les regarde, elle essaie de

leur sourire, ils la portent dans les airs avec une grande facilité et une grande douceur, ils la portent comme si elle était une fleur, elle aperçoit le ciel bleu, et les herbes hautes, et la cime des pins parasols, et le soleil insoutenable, et on la repose, elle est allongée maintenant, elle ne voit que le ciel, elle glisse sous le ciel, on la déplace avec une civière, une couverture d'aluminium est posée sur elle jusqu'au cou, un petit tuyau translucide part de son bras, ses yeux se ferment, elle est emportée par un sommeil étrange.



Personne n'est mort dans la voiture, ils vivent tous, c'est la première chose qu'elle demande dès qu'elle peut de nouveau parler, comment vont les autres. Leur pronostic vital n'est pas engagé, lui répond-on, le choc a été extrêmement violent mais comme la voiture a été projetée le pire

a été évité, les collisions frontales entre deux véhicules sont toujours fatales, ici ça a été un accrochage à grande vitesse et une sortie de route. C'est un miracle. Ce sont les mots de sa mère, elle dit : C'est un miracle. Son père et sa mère étaient là quand elle est entrée dans l'hôpital. Elle était soulagée qu'ils soient là, elle se sent protégée. Son père a quitté son travail pour venir aussitôt. Ils sont là, à quelques mètres d'elle.

Elle a mal, elle le dit aux médecins, alors ils augmentent le calmant dans la perfusion. La civière entre dans la salle des scanners. Au fond de la salle, un grand disque est dressé, avec au centre une large cavité sphérique devant laquelle un lit est installé. Elle devine qu'on va l'allonger sur ce lit qui va pénétrer dans la cavité, traverser le mur technologique en passant par ce trou, cela ressemble à un rituel magique, un passage sous l'œil de l'oracle

qui dira la vérité sur son corps, où se situe sa maladie et comment la guérir, comment la rendre à sa pleine vie normale.

Au moment de passer au travers du grand disque du scanner, elle pense à cette série télévisée de science-fiction qu'elle regarde parfois, la « Porte des étoiles » ou quelque chose comme ça, dans laquelle des explorateurs sautent d'une nébuleuse à l'autre grâce à des immenses disques percés que l'on a dressés sur le sol, et il suffit qu'un corps les traverse pour que ce corps soit transporté à des milliards de kilomètres, comme s'il mourait ici et renaissait ailleurs, et en y repensant, elle se dit soudain qu'on ne peut pas être à deux endroits à la fois. On l'a installée sur le lit devant le disque et maintenant ce lit se déplace lentement et entre dans le disque avec un bruit de moteur très discret, presque imperceptible. Arrivée sous le cercle, une petite lumière

verte d'allume en côté et soudain il y a un énorme ronflement. Le scanner est incroyablement bruyant, c'est un vacarme qu'on imagine pas à la vue d'un appareil d'apparence si moderne. Le vrombissement ne faiblit pas et le lit avance très lentement sous le disque, présentant à l'examen chaque partie de son corps, crâne, cou, épaules, thorax, bassin, jambes, pieds. À l'autre bout de la salle, quatre personnes se tiennent devant les écrans, deux techniciennes et les deux médecins urgentistes. L'examen dure de longues minutes, les médecins discutent, examinent les photographies qui sortent de l'imprimante.

Elle ne comprend pas le sens de leur conversation, elle les entend mais elle n'a pas la connaissance suffisante à l'interprétation de leurs phrases. Ils appliquent à son corps des mots dont elle ignore le sens, ils le font sans lui demander



son avis et parce qu'ils savent qu'ils doivent le faire, que c'est une impérieuse nécessité, que c'est leur travail et que sans eux elle pourrait se retrouver en danger. Parce qu'elle est malade, qu'elle souffre, que son corps est en péril, que sa vie elle-même a été mise en balance par la cruauté du sort, elle les laisse décider pour elle. Elle remet sa vie entre les mains des médecins, elle a en eux une confiance absolue.

De nouveau elle a mal, elle cherche ses parents, ils attendent à l'extérieur, elle voudrait que tout cela s'arrête, elle voudrait être ailleurs, que la vie soit changée instantanément, que tout ceci ne soit qu'un cauchemar, mais impossible de se réveiller, de jaillir hors de son corps et de se jouer du temps. On lui annonce qu'on l'endort pour commencer les soins. Elle répond seulement : d'accord. Elle ferme les yeux et se force à sourire.



Elle emporte dans son sommeil le visage des deux médecins. Quand elle arrivée dans la salle, il se sont présentés, ils lui ont dit leur nom et leur prénom, je m'appelle X, je suis le chirurgien, je m'appelle Y, je suis le réanimateur. Ils sont d'une grande politesse et d'un grand professionnalisme. Quand elle les aperçoit, elle comprend tout de suite que ce sont des hommes respectés, qu'ils sont les spécialistes, que tous les autres hommes et femmes présents ici leur obéissent, que ce sont ces deux hommes-là qui savent et font le diagnostic, ce sont eux les grands sorciers, les chamans qui pourront comprendre son corps et lire les signes énigmatiques que le scanner a tracés.

Elle essaie de comprendre le visage des deux médecins, de lire dans leurs yeux quelle a été leur vie, comment ils étaient à son âge, elle se demande s'ils ont des fils de son âge justement, si elle connaît ces

garçons, ou des filles peut-être, des filles qui seraient dans le même lycée qu'elle. Les médecins ont des visages étranges, à la fois sereins et intelligents, des visages de médecins, et en même temps ce sont des visages de monsieur tout le monde qui a simplement enfilé une blouse blanche de chef de service hospitalier. Parce qu'elle est allongée et qu'eux se tiennent debout, ils lui semblent immenses, des colosses de cent mètres de haut taillés dans le granit, droits comme des i, la tête haute, le menton relevé, le front presque en arrière, le regard pénétré et les yeux presque plongés dans l'ombre, comme cette tête de l'île de Pâques qu'elle a vu avec son lycée au Louvre le mois dernier, statue sacrée contenant toute la puissance d'êtres mystérieux mais supérieurs, de dieux venus d'ailleurs.

Elle se sent si fragile, totalement à leur merci, rien ne les oblige à la

soigner, ce sont des puissants, ils font ce qu'ils veulent de leurs heures, elle n'est qu'une malade parmi tant d'autres, l'adolescente accidentée de l'après-midi. Elle lit le nom de chacun d'eux, le chirurgien et le réanimateur, sur leur badge, un nom précédé d'une initiale, celle de leur prénom, un petit badge rectangulaire épinglé sur la poche avec un logo de l'hôpital de la ville en couleurs, elle lit chaque nom mais elle n'arrive pas à le mémoriser, et pourtant ce nom lui est familier, il lui est même agréable, commun, elle trouve que ces deux noms sont beaux, ces hommes sont beaux et ils ont de beaux noms, ils ont des noms de chirurgien, des noms de sauveur, et pourtant elle oublie leurs noms, elle oublie tout, elle est si fatiguée, elle a mal sans avoir mal, elle sait que la douleur est là et que les médicaments la maintiennent à distance, que la morphine dresse un barrage contre

cet océan de terreur. Elle a peur que la digue soit soudain emportée, prenant de court tout un pays, inondant tout son corps et le précipitant dans l'horreur. Elle a peur que les deux beaux médecins ne lui soient plus d'aucun secours dans cette terreur. Elle veut ses parents, elle veut son père, elle veut sa mère. Où sont mes parents ? Où sont mes parents ? Elle commence à articuler cette phrase mais elle est happée à nouveau par les drogues et sans qu'elle le sente on commence à la soigner.

L'accident était si violent que lors du choc la ceinture de sécurité qui la retenait à son siège lui a fracturé le bassin, alors elle va devoir rester immobilisée sur un lit, elle est conduite dans une chambre d'hôpital. Lorsqu'elle rouvre les yeux, le visage de son père se tient au-dessus d'elle et la regarde, et elle entend la voix de sa mère qui lui parle. Ma pauvre chérie, mon amour, ma petite, nous sommes là,

tout va bien, nous sommes là. Elle répond seulement : J'ai mal.



Il est tard mais elle ne veut pas que ses parents repartent, elle veut qu'ils restent ici, elle ne veut pas rester seule pendant la nuit. Ce matin, quand elle s'est levée, elle ne pouvait pas savoir qu'elle dormirait ce soir à l'hôpital. Tu es hors de danger, a dit sa mère. C'est le chirurgien qui le lui a dit : Madame, votre fille est hors de danger, tout va bien à présent, elle a été prise en charge à temps. Non, elle ne devinait pas, en se dressant dans son lit ce matin, en posant les pieds sur le sol pour aller se doucher, que quelques heures plus tard elle coucherait dans un lit d'hôpital, terrifiée et apprenant par la bouche de ses parents qu'elle est maintenant hors de danger.

C'est la première fois que sa mère lui dit ça : Tu es hors de danger. Ses

parents ont souvent dû avoir peur pour elle et penser au danger, craindre le pire pour leur fille adorée. Son père surtout, pour lui elle est la reine, elle le sait, une sorte d'apparition miraculeuse, une forme plus humaine que l'humain, et plus sacrée qu'une déesse. Il ne parle pas beaucoup mais parfois elle voit ses yeux rougis après qu'il l'ait serrée, ou quand il lui parle, de choses et d'autres, de son avenir de lycéenne, des garçons, de tout. Il pleure secrètement d'émotion à la simple pensée qu'elle existe.

Depuis qu'ils sont arrivés, qu'ils sont debout dans la chambre, son père n'a pas parlé, il a le regard fermé, il est très concentré, aucune émotion apparente, c'est un homme très intelligent, très fort, très combatif, et un grand stratège, c'est son travail qui veut ça. Elle devine qu'il est actuellement totalement mobilisé sur l'essentiel : la santé de sa fille,

que son esprit est tout occupé sur cet essentiel plutôt que sur l'émotion. Il a déjà dû vérifier dix fois de suite que cet hôpital était suffisamment équipé, que le chirurgien était assez qualifié, réputé dans sa partie, il a dû appeler ses amis médecins pour en savoir plus sur les blessures de sa fille, voilà. Voilà ce qui explique son mutisme et sa gravité. Sans doute aussi qu'il a très peur et qu'il veut lui cacher cette peur, alors il laisse la mère parler. Lui non plus n'était pas entré dans un hôpital depuis des années, il a dû reconnaître aussi cette odeur insupportable de désinfectant, être surpris par le futurisme du lieu, les plafonds bas, la peinture jaune, l'extrême modernité et propreté des couloirs, l'impression que le sol, et les murs, et les plafonds, ne font qu'un et qu'on avance à l'intérieur d'un vaisseau spatial ou d'un sous-marin très spacieux, le long de coursives balisées par



des panneaux et des numéros parfaitement nomenclaturés, avec pictogrammes et numéros d'étage, de salles, de chambres, avec fléchage permanent pour l'orientation des visiteurs. L'éclairage est partout intense sans être éblouissant, une lumière à la fois forte et tiède, un jour artificiel qui semble presque naturel, une clarté de soleil mais sans le ciel.

Ils ont tout de suite trouvé la chambre de leur fille. Elle était réveillée, épuisée et avec une mine horrible, entourée de bandages et de plâtres, mais vivante, elle les entendait, elle les comprenait, elle leur parlait. Sa mère lui a répété les mots du chirurgien, une facture du bassin due à la ceinture de sécurité. Si elle n'avait pas eu la ceinture, elle aurait été éjectée ou écrasée contre les parois de la voiture, la ceinture l'a sauvée. Il faut maintenant que le bassin se ressoude, elle doit rester allongée et immobilisée, ce sera long, très

long, mais elle a frôlé la mort.

Elle écoute mais ne parle pas beaucoup, elle dit seulement qu'elle a horriblement mal, non pas au bassin mais à l'estomac, elle souffre. Ses parents appellent l'infirmière qui lui remet de la morphine et dit qu'il faut attendre et dormir, demain ça ira mieux.

Elle ferme les yeux, la main dans la main de sa mère. Son père pose ses lèvres sur le front évanoui. Ses parents repartent chez eux et reviendront demain dès l'ouverture des visites. Elle a reçu des messages de ses amies qui viendront la voir après-demain, et ceux qui étaient dans la voiture sont soignés dans le même hôpital, à un autre étage, ils lui disent qu'ils se verront dès que tous pourront marcher à nouveau. Elle n'est pas seule. Même isolée elle n'est pas seule et tout le monde pense à elle. Elle cherche le sommeil.



La nuit s'est arrêtée. L'heure est bloquée. Chaque chiffre rouge met des années à changer sur le petit radio-réveil. Le rai de lumière qui passe sous le rideau de la fenêtre ne change jamais. C'est un film immobilisé, un arrêt sur image, le défilement est bloqué et si on ne fait rien cela durera indéfiniment. Elle est prisonnière d'un monde statufié, tout paraît figé à jamais autour d'elle. La douleur continue de rôder sous les calmants, elle la sent. Elle est incapable de dormir sous la menace, or elle sent la menace de la maladie en elle, elle devine son bassin fracturé, enserré dans un sarcophage qui la bloque. On est en train de lui recoller le corps, on l'a plâtrée, elle ne peut pas bouger, elle ne peut pas changer de position, un mois entier d'immobilisation, allongée dans le lit, ensuite ce sera la chaise roulante, et enfin

elle pourra remarquer. Ses jambes sont intactes, elle les sent, elle peut les bouger, elle ne restera pas paralysée à vie, c'était son cauchemar, ne plus pouvoir marcher. Elle distingue au plafond la forme ovale du globe lumineux éteint et sur son bord la petite lumière rouge clignotante, celle du détecteur de fumée. La première fois qu'elle a vu ce système, c'était en Espagne, quatre ou cinq ans avant, avec ses parents, quand ils ont visité le pays en voiture. Ils dormaient le soir tous les trois dans des petits hôtels pas chers en périphérie des grandes villes, ils mangeaient dans des restaurants populaires qui leur servaient des tortillas, des fèves au jambon, des pimientos de padron. Elle en avait ramené des petits souvenirs, des objets incroyables qu'on ne trouvait que de l'autre côté de la frontière, des coquillages, des étoiles de mer, des éventails et des bagues. Son père et sa mère avaient ramené des vêtements,

des cigarettes et des bouteilles d'apéritif. Les espagnols paraissaient être toujours de bonne humeur, toujours heureux, ils passaient leur vie en congés, et elle s'était dit : plus tard je veux vivre ici, à Bilbao, à Santander, à La Corogne.

Elle a soudainement la certitude que plus jamais elle ne reverra l'Espagne, ni l'océan. Il y a une épée qui la traverse de part en part, un long et large sabre qui va et vient dans son estomac, qui la tranche comme si elle n'était plus qu'une feuille cartonnée, un simple tissu que la lame aiguisée découpe d'un seul souffle. Elle est le patron que la couturière tranche à main levée, aidée par la vitesse de son bras et l'extrême tranchant du ciseau. Sa chair est découpée d'un bout à l'autre, elle gémit et appuie sur le bouton qui appelle l'infirmière. Elle appuie encore et sans arrêt, mais personne ne vient. Elle pleure, elle crie, elle veut mourir, être supprimée,

disparaître maintenant, immédiatement, ne plus être rien, devenir rien, oui, devenir rien.

L'obscurité la nargue, rien ne bouge mais elle n'allume pas parce que dans le noir elle peut encore conserver l'illusion que tout cela n'est qu'un cauchemar, qu'elle va en être expulsée en se débattant, en criant. Mais son corps est entravé, corseté, retenu par les plâtres. Elle est perdue, abandonnée de tous, elle appuie sur la sonnette, elle appuie, elle appuie, elle se concentre, serre les mâchoires, par sa volonté chasse la douleur, mais la douleur elle-même n'est pas de taille à lutter contre la submersion complète de ses os, ses chairs, ses jambes, ses reins. Elle appuie et l'infirmière arrive enfin, et la dose de calmant coule dans ses veines, et elle peut s'évanouir enfin, enfin.



Quelque chose la dévore, on est en train de lui transpercer l'abdomen, rien n'y fait, la drogue n'aura duré qu'une heure, la nuit est toujours là, il faut attendre le jour, et le chirurgien, et le nouvel examen. Il n'y a rien à faire d'autre, attendre, alors que quelque chose est en train de dérober son corps, qu'on lui retire son être minute après minute.

Ses parents arrivent en même temps que le chirurgien, ils insistent pour parler à leur fille. Elle dit à sa mère : Aide-moi, j'ai une autre blessure, ici. Et elle plaque sa main juste en-dessous du cœur. Elle dit encore : J'ai un trou dans le corps, toutes mes forces s'échappent par là, ici, juste ici.

Son père se met en colère, il prend à partie le chirurgien, vous ne comprenez rien, écoutez ma fille, écoutez-là, ce n'est pas le bassin, c'est le ventre, l'estomac, les côtes ou les poumons, quelque chose ne va pas, vous ne pouvez pas rester comme

ça à attendre, il faut faire quelque chose, il faut le faire maintenant, maintenant, maintenant. Je ne la laisserai pas mourir, si vous ne faites rien, je la fais sortir d'ici de force, j'appelle à l'aide, je vais à la police. Son père saisit le col du chirurgien, l'infirmière appelle la sécurité, son père est éloigné par les vigiles, il crie puis on le traîne dehors.

Elle ne voit plus ce qui l'entoure, elle souffre trop, elle en pleure de douleur, elle continue de parler à sa mère, elle l'implore, elle lui dit : Ne me laisse pas, sauve-moi, ça va très mal. Maman, je sens que je suis en train de mourir.

Elle voit courir un incendie en elle. Elle voit l'inexorable, elle a été comme expulsée d'un avion en plein vol, et son corps chute au milieu du ciel, et le sol se rapproche. Elle ne veut pas, elle ne veut pas, elle veut continuer sa vie, elle veut rester ici, sur la terre, et voir tout ce qu'il



y a à voir, faire tout ce qu'il y a à faire. Elle refuse, elle répète : Sauve-moi, je t'en supplie maman, sauve-moi, je sens que je suis en train de mourir.

Le chirurgien connaît tout cela, le traumatisme de l'accident, les angoisses, la douleur qui rend fou. Il examine à nouveau les clichés du scanner, il est lassé par les réactions des proches, les parents, ce père qui l'agresse, furieux de voir sa fille souffrir, mais que connaît-il à la médecine. Les examens cliniques sont incontestables, fracture du bassin, c'est très douloureux, il faut rester immobilisé, il faut attendre, et pour le reste, que des hématomes, le choc de l'accident, le manque de sommeil, il faut attendre, augmenter la dose des sédatifs.

Elle n'avait plus la force, elle a laissé sa mère partir et rejoindre son père. Elle ne sait pas ce qu'ils vont faire, ce qu'ils peuvent faire pour elle. Elle ne

veut pas quitter le monde, elle veut voir Venise en vrai, elle n'y a jamais été. Elle imagine son arrivée là-bas, avec des amis ou bien toute seule, ou bien même avec un amoureux, peu importe tant qu'elle va là-bas. Elle voit de ses propres yeux ce qui semble impossible, ce qui semble incroyable, des milliers de palais et d'églises flottant sur l'océan. Elle est à l'arrière du bateau-navette, depuis l'aéroport elle a vu l'île se rapprocher progressivement, la bande orangée posée sur l'eau avec, se détachant sur le ciel, les campaniles et toutes les flèches des églises. La lagune est jalonnée de gros pieux regroupés trois par trois et qui délimitent les chenaux que doivent emprunter les bateaux. Elle se tient debout contre la rambarde à l'arrière du navire, au bord de l'eau verte agitée, avec des vagues très formées, comme dans une baie, comme au large des criques bretonnes chez sa

grand-mère. Et chaque fois qu'ils croisent un canot-taxi, celui-ci laisse derrière lui un immense sillage de vagues qui les fait gîter et oblige le pilote de leur bateau à ralentir. Ils contournent l'ouest de Venise, passent au bord des chantiers navals avec ses vieux hangars rouillés, et soudain elle voit apparaître des palais de trois étages, à fenêtres en ogive, des palais délicatement posés sur l'eau, toute une ville blanche, orange et rose, toute une ville qui flotte au milieu de l'océan, sur une mer aux reflets de jade, c'est un joyau posé sur les eaux. Le rêve s'arrête là et elle souffre à nouveau.



Elle appelle autant qu'elle peut, elle parle, elle demande, elle marmonne, elle a tellement mal, les infirmières ne savent plus quoi faire. Quand quelques heures plus tard l'interne arrive enfin, elle lui dit : Je suis en train de mourir, la vie

me quitte. L'interne n'a rien à répondre, c'est le chirurgien qui décide, ce sont eux qui prennent les décisions, la patiente ne supporte plus sa douleur, c'est tout ce que l'interne sait, tout ce qu'il voit, et il ne peut rien faire, la dose maximale de calmant a été donnée, il faut attendre, elle doit patienter. Il lui dit : Soyez forte, il faut attendre, les choses vont aller mieux. Mais elle sait que c'est fini, elle le regarde de ses beaux yeux clairs, bleus et presque gris, elle lui répond : Vous serez le dernier homme que j'aie vu. Et elle ferme les yeux avec une grimace de souffrance. L'interne prend peur, peut-être que quelque chose ne va pas, il la fait emmener au bloc opératoire.

Les parents sont arrivés. L'infirmière de la chambre leur explique. Quand elle est partie, elle n'ouvrait plus les yeux, elle a seulement répété plusieurs fois de suite, dans le chariot qui roulait le long des

couloirs : Maman viens vite, maman viens vite.



La nécrose de l'intestin n'est découverte que lors de l'opération, il est beaucoup trop tard, son état se détériore depuis deux jours, et maintenant d'heure en heure, de minute en minute.

Elle sait qu'elle ne reverra pas sa mère à temps, ni son père, ni aucun de ses amis, ni aucun visage humain. Elle a posé son regard sur le monde pour la dernière fois dans la chambre, quand elle a regardé le jeune interne, très beau dans son tee-shirt blanc avec son nom d'inscrit sur le badge, comme un astronaute, un extra-terrestre, et elle la dernière terrienne, la dernière représentante du genre humain, et à présent elle ne vit plus qu'en elle-même, elle n'a plus accès qu'à cela, un espace limité, ce corps et à peine ce corps,

un demi-corps, un cinquième, un dixième de corps, l'espace de sa boîte crânienne, dix centimètres carrés et bien plus, des milliards de kilomètres, toute une galaxie en elle, elle voulait voyager très loin, elle voulait partir elle aussi dans l'espace, les excursions dans la stratosphère, voir la courbe arrondie de l'horizon et les étoiles derrière, voir la Lune de très près, voir les pays petits comme des timbres-poste, et cette lumière argentée, cette douceur éclatante, teintes de miel et de rubis mêlées, elle avait passé des heures, plus petite, à explorer le site web de la NASA et regarder les photographies et les films réalisés par les astronautes de la station spatiale internationale. Voir le monde d'en haut, au cœur de la lumière, au cœur des photons, clarté liquide nimbée de bleu, et vivre là-haut, dans une station spatiale, à prendre des bains de soleil stellaires, et plonger dans des piscines sous dôme,

nager au milieu des étoiles, lentes brasses, dix longueurs, vingt longueurs de bassin, en dos crawlé, en brasse coulée, et elle s'y trouve à présent, très haute dans le ciel, au-delà de la stratosphère, elle, petite boule bleue brillante suspendue dans la nuit cosmique.

© Marc Pautrel, 2014.